

VII.—O faiblesse de notre intelligence ! Assurément on n'a pas la folie de mettre en doute que Dieu soit la vérité même ; mais la diversité des esprits, les passions, les préjugés, l'ignorance, peuvent donner aux paroles du Christ diverses interprétations. Il en est résulté des débats, des déchirements, des guerres : la division s'est mise parmi les chrétiens.

Nous avons besoin de connaître le véritable sens de la parole divine. Il y a deux manières de procéder à l'examen que cette connaissance exige. Des chrétiens séparés de l'Eglise catholique pensent qu'il existe dans les saintes Ecritures une vertu qui rend leur vrai sens accessible à tout lecteur de bonne foi, animé d'une piété fervente. Cette assertion en faveur de l'examen individuel est évidemment démentie par les faits ; si elle était juste, il n'y aurait qu'une interprétation, du moins pour les lecteurs fervents.

Ce qui m'a prouvé que le déisme ne suffit ni à la société ni à l'homme, ce qui m'a fait reconnaître la nécessité d'une religion révélée, c'est le peu de force de tout système philosophique, livré par sa nature aux modifications, aux changements que voudra lui faire subir notre incertaine et variable raison. L'examen individuel transforme le Christianisme en un système philosophique, et me rejette dans ce que j'ai voulu fuir.

L'Eglise catholique satisfait mieux ma raison, en me montrant une autorité établie par Dieu même pour prononcer en matière de foi. Sans rechercher ici les preuves que l'histoire de la religion donne en faveur de ce pouvoir tutélaire, je me crois plus sensé de déférer au jugement d'un corps éclairé, né avec le christianisme, que si j'acceptais des opinions individuelles, même en me réservant de finir par décider du tout à mon gré.

VIII.—Beaucoup d'hommes n'aperçoivent aucun rapport entre la croyance aux dogmes et la pratique de la morale. Qu'il y ait, disent-ils, trois personnes en Dieu ou qu'il n'y en ait qu'une, la vérité ou l'erreur sur ce point ne peut avoir d'influence sur la conduite de la vie.

Cette manière de voir doit paraître juste à ceux dont la religion n'a jamais sérieusement occupé l'esprit ; mais il est facile de montrer quelle puissance les dogmes chrétiens exercent sur la morale. Je vous suppose, lecteur, encore étranger à la croyance de ces dogmes ; mais vous êtes de bonne foi, et vous sentirez que pour apprécier leur influence, il est nécessaire que vous vous placiez un moment dans la situation des personnes qui les reçoivent avec une entière conviction.

Le Christianisme prescrit l'amour de Dieu et des hommes. Voyez combien de secours les dogmes apportent au fidèle pour concevoir et pour pratiquer la loi dans toute son étendue.

Les dogmes se lient entre eux, et le mystère de la Trinité a des rapports intimes avec celui de la Rédemption.

Quel amour des hommes dans le Dieu qui livre son fils pour racheter les fautes du genre humain ! Quel amour a pour eux ce fils, cette victime volontaire de leur salut, qui naît dans une étable et meurt sur la croix ! Si l'on eût demandé à l'imagi-

nation la plus vive, unie au cœur le plus tendre, de chercher la plus grande preuve d'amour qu'il fût possible à Dieu de donner aux hommes, qu'aurait-elle conçu d'aussi touchant que ce divin mystère ? Quel chrétien, en le méditant, n'est pas accablé, puis transporté par l'amour de son Dieu ? Comment l'amour qu'il voue au Dieu créateur et rédempteur ne lui paraîtrait-il pas toujours faible, lorsqu'il le compare à l'amour céleste dont il a reçu des preuves si merveilleuses et si touchantes ? Quel exemple pour le porter à remplir ses devoirs envers ses semblables, pour le préparer à suivre le précepte laissé par Jésus à ses disciples : "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés !"

Je le demande à tout homme de bonne foi, que trouve-t-il dans sa raison et dans les théories des philosophes, qui puisse nous pénétrer du principe d'amour avec autant d'énergie que ce dogme sacré ? J'ai dit que la religion révélée peut seule donner de la fixité à la morale, mais ce ne serait encore un avantage que pour l'esprit, pour la théorie ; il faut de celle-ci passer à la pratique, et nous sommes faibles. Le christianisme est établi pour nous communiquer, avec les préceptes de la plus haute sagesse, la force de les suivre. C'est par l'union de ses dogmes et de sa morale qu'il enfante des prodiges ; et lorsqu'on réfléchit à la puissance de cette union, on conçoit que les supplices n'aient pu distraire les martyrs de leur amour pour le Christ.

IX.—Souvent on nous a fait admirer dans les œuvres de la création les preuves de la perfection de Dieu et de son amour pour les hommes. Le christianisme est une autre création divine, dont les merveilles, encore plus touchantes et plus sublimes, nous parlent des mêmes perfections et du même amour.

Substituons à la folie de nous plaindre de l'obscurité des mystères, la crainte de ne pas voir, de ne pas observer tout ce qu'il nous est permis d'en connaître. Au récit de la Rédemption, l'infinie bonté de Dieu nous frappe ; mais ce n'est pas la seule pensée dont ce mystère doit occuper notre âme. Quelle profonde horreur doit inspirer le mal, puisqu'il a fallu le sang d'un Dieu pour laver l'iniquité des hommes ! Que l'idée de bonté ne nous en fasse point oublier d'autres, destinées également à nous éclairer. Ce mystère annonce que la parfaite justice est inséparable de la suprême bonté, dans l'Eternel : grâce à la Rédemption, il pardonne ; mais il ne pardonne qu'après l'expiation.

Une merveille enfante d'autres merveilles. La Rédemption n'ayant pas dépouillé l'homme de son libre arbitre, les vices et les souffrances continuent d'affliger ce monde. La tendresse du Sauveur n'est point épuisée. Le divin mystère se renouvelle chaque jour : il n'est plus sanglant ; ce n'est point cependant une simple commémoration ; le Christ descend sur l'autel, il se donne à nous . . . Quelle voix dira tous les bienfaits de Dieu et toute la reconnaissance que lui doivent les hommes !

Malgré tant de secours et de prodiges, les pas de l'homme sont incertains, ses chutes sont fréquentes ; que sera-ce si vous lui enlevez tant d'appuis, si vous ne

lui laissez, pour le soutenir et pour le diriger, que nos traités de métaphysique et nos systèmes de morale ?

(A continuer.)

Littérature.

L'ANTE-CHRIST.

VII.

(Suite.)

La porte du jardin et celle de la chambre où écrivait Rouilloux s'ouvrirent à la fois, quatre gardes municipaux armés parurent d'un côté, quatre de l'autre, et un commissaire, coiffé de l'écharpe officielle, s'avança au milieu, en s'écriant :

—Au nom de la loi, je vous arrête !

Le médecin resta pétrifié, ses yeux s'écartèrent et sa bouche s'ouvrit démesurément : le journaliste pâlit, trembla et chercha vainement une issue pour s'échapper ; le général continua à dormir, tandis que l'avocat, s'approchant du commissaire avec le plus doux sourire, reprit d'une voix insinuante :

—Il y a méprise, Monsieur ; nous sommes réunis pour affaires chez un de nos clients, et je ne puis croire . . .

—Lequel de vous se nomme Michal ? interrompit le magistrat.

—Il n'est point ici, —continua Polissard —quand à moi je suis député, et par conséquent hors de toute atteinte judiciaire, jusqu'à ce que la chambre en décide autrement.

—Pouvez-vous justifier le titre que vous venez de prendre ?

—Oui, monsieur.

—Hâtez-vous donc.

—Je n'ai sur moi aucun papier, mais l'attestation de témoins honorables . . .

—J'ai ordre d'arrêter toutes les personnes rassemblées dans cet appartement ; aucune d'elles ne peut donc témoigner en votre faveur.

—Mais, Monsieur . . .

—Veuillez réveiller celui qui dort, et suivez-moi à la préfecture.

Je suis inviolable, —hurra Polissard.

—Vous le prouvez à monsieur le préfet lui-même, qui vous attend en cet instant.

—C'est illégal !

—Voici le mandat.

Tandis que Polissard se démenait avec le général, qu'on était parvenu à éveiller, témoignait sa surprise et son indignation par une foule de jurons très-énergiques. M. Hideux et le docteur se laissaient conduire sans dire un mot. On entra dans la chambre, avec tous les regards dus à sa grandeur et à son rang. Les voisins se massèrent aux fenêtres. Il y eut un rassemblement assez brutalement silencieux : on le fit marcher dans un fiacre avec le général : les autres prisonniers furent placés dans un second fiacre, et le tout escorté par des sergents de ville, roula vers le quai de l'Orfèvres. Alors, sur les complaisantes indications de Rouilloux, qui n'avait pu être arrêté, on commença les perquisitions les plus minutieuses au domicile de M.